



FESTIVAL DE CANNES
PRIX SPÉCIAL DU JURY
UN CERTAIN REGARD

**LE FILM QUI CHANTE, HURLE,
ET SCANDE LA LIBERTÉ.**

LES CHAÏS PERSANS

LE CERCLE NOIR - 2007 - 100 MIN - 12 ANS

WILD BUNCH PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
PRIX SPÉCIAL DU JURY
UN CERTAIN REGARD

LES CHATS PERSANS

UN FILM DE **BAHMAN GHOBADI**

DISTRIBUTION

MARS DISTRIBUTION
66, RUE DE MIROMESNIL
75008 PARIS
TÉL. : 01 56 43 67 20
FAX : 01 45 61 45 04

PRESSE

ROBERT SCHLOCKOFF
ASSISTÉ DE JESSICA BERGSTEIN-COLLAY
9, RUE DU MIDI - 92200 NEUILLY-SUR-SEINE
TÉL. : 01 47 38 14 02
RSCOM@NOOS.FR

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.MARSDISTRIBUTION.COM

DURÉE : 1H41
SORTIE LE 23 DÉCEMBRE 2009



À leur sortie de prison, Negar et Ashkan, deux jeunes musiciens iraniens, décident de monter un groupe underground. Lassés de ne pas pouvoir s'exprimer librement dans leur pays, ils tentent par ailleurs de se procurer clandestinement des papiers pour rejoindre l'Europe.

Ils font la rencontre de Hamed, qui les accompagne dans leurs démarches, et parcourent avec lui Téhéran à la rencontre d'autres musiciens, essayant de les convaincre de quitter le pays avec eux et de monter un grand concert clandestin pour financer leur fuite.

SYNOPSIS



ENTRETIEN AVEC BAHMAN GHOBADI

Comment est né ce film ?

Il y a deux-trois ans, j'ai voulu tourner un film intitulé 60 Seconds About Us. J'ai essayé d'obtenir les autorisations pendant trois ans et quand on me les a refusées, j'ai été très affecté moralement, si bien que j'ai voulu quitter l'Iran. Un de mes amis m'a alors conseillé d'enregistrer un album parce qu'il savait que j'étais très mélomane. Pour enregistrer l'album, il me fallait aussi une autorisation que je n'ai pas obtenue. Du coup, grâce à mes amis, je suis allé enregistrer cet album dans un studio de musique clandestin : on me voit d'ailleurs au tout début du film en train d'enregistrer mon disque. C'est à cette occasion que j'ai découvert des groupes de jeunes qui faisaient du rock dans la clandestinité : ils m'ont impressionné et je me suis demandé comment ils arrivaient à être aussi créatifs sans aucun moyen, ni autorisation. Leur courage et leur impertinence m'ont influencé et je me suis dit que je devais avoir le même courage de tourner un film clandestinement.

Comment s'est passée l'écriture du scénario ?

Quelques semaines avant le début du tournage, j'ai interviewé les groupes de jeunes musiciens qu'on voit dans le film. C'est là que j'ai rencontré Ashkan et Negar, les deux comédiens du film, et que j'ai pu, peu à peu, entrer dans leur vie et leur univers. À partir de leurs réponses, nous avons construit le scénario qui s'est exclusivement nourri de la vie de ces jeunes gens. Nous n'avons rien transformé. Toutes les scènes que l'on voit dans le film s'inspirent de leur réalité.

Le cinéma iranien évite le plus souvent de fustiger ouvertement le régime et votre film semble être une exception à la règle. Était-ce votre intention dès le départ ?

Absolument. Quand j'ai vu dans quelles conditions terribles ces jeunes musiciens travaillaient, sans moyen ni soutien, cela m'a beaucoup touché et j'ai compris pourquoi ils voulaient quitter le pays. Je me suis alors demandé pourquoi des jeunes aussi talentueux en étaient réduits à fuir l'Iran pour créer – pourquoi nous devons fuir – et c'est pour dénoncer cette situation terrible que j'ai voulu faire ce film.

Comment avez-vous réussi à échapper à la surveillance du régime ?

J'étais surveillé de toute façon, mais nous avons tourné en seulement 17 jours en travaillant aussi la nuit. Il y avait beaucoup de stress et d'inquiétude, mais cela a servi le film. Je suis heureux que

FESTIVAL DE
SAN SEBASTIÁN

ce sentiment d'angoisse se ressent dans le film. Quoi qu'il en soit, Negar et Ashkan devaient partir deux semaines après le début du tournage : il fallait à tout prix qu'on tourne le film en quinze jours. D'ailleurs, le soir même du dernier jour de tournage, ils ont pris l'avion pour l'Angleterre ! Pendant le tournage, la police nous a arrêtés à deux reprises, ce qui nous a fait perdre deux jours de tournage. Mais grâce à des cadeaux – comme des DVD de mes films précédents –, ils nous ont relâchés. Nous étions obligés de mentir. Nous leur disions par exemple que nous faisons un film sur la drogue.

Mais vous avez tourné dans la clandestinité.

Je savais que je n'obtiendrais pas d'autorisation. J'avais donc le choix soit de renoncer à mon film une fois encore, soit de le tourner quand même en sachant que je n'avais plus rien à perdre. Les repérages puis le tournage ont été faits sur deux ou trois motocyclettes et nous avons commencé à tourner sans réelle préparation. Les scènes devaient être tournées rapidement et dans l'urgence pour que la police ne puisse pas nous repérer.

Pour d'autres scènes encore, comme celles avec les policiers, j'avais malgré tout besoin d'autorisations et j'en ai donc empruntées à des amis réalisateurs. Je leur ai même demandé de venir avec moi sur le tournage pour les quatre jours où ces autorisations étaient nécessaires. C'est comme cela qu'on a pu faire tourner des policiers : officiellement, il ne s'agissait pas de mon film, mais de celui de tel ou tel ami cinéaste. Et pour la scène de l'arrestation de David, nous avons dû transformer une voiture ordinaire en voiture de police, acheter des uniformes de policiers et les faire tailler sur mesure pour les comédiens.

Les groupes de musique qu'on voit dans le film ont-ils dû quitter le pays ?

Certains d'entre eux ont quitté le pays, mais pas définitivement. En fait, ils sont partis à l'étranger pour que leur créativité ne soit plus étouffée. Moi-même, je ne suis pas parti définitivement. Je reviendrai un jour car l'Iran reste mon pays avant tout.

Pourquoi n'avez-vous pas tourné un documentaire ?

Je suis resté fidèle à la réalité pour que le spectateur puisse entrer pleinement dans mon film. Il existe des tas de documentaires sur la musique iranienne que personne ne connaît ! Je ne suis pas Michael Moore et si j'avais réalisé un documentaire, personne ne l'aurait vu. Il fallait donc que



je passe par la fiction, d'autant plus que les jeunes que j'ai rencontrés m'ont raconté des histoires dignes d'authentiques fictions. Quoi qu'il en soit, le style du film est directement influencé par la musique.

La diversité des genres de musique que l'on entend dans le film est extraordinaire.

J'avais déjà vu des films musicaux qui, en général, sont tournés dans les studios d'enregistrement des artistes. Les réalisateurs n'essaient pas de montrer d'autres images et de s'intéresser à d'autres genres que ceux qu'ils connaissent. Je tenais à trouver l'équivalent en images des paroles des chansons du film. Je ne voulais pas parler que d'un seul groupe, et je souhaitais montrer que des groupes extrêmement différents, de genres musicaux différents, existent en Iran.

Pourquoi avoir donné ce titre à votre film ?

Nous n'avons ni le droit de sortir avec un chat, ni avec un chien. Par contre, dans nos maisons, nous avons des chats, chers à nos yeux. Je les compare aux jeunes protagonistes de mon film, sans liberté, et obligés de se cacher pour jouer de la musique : alors que les chats persans sont les plus chers au monde, ils ne valent rien en Iran. De même, les jeunes musiciens du film ont une vraie valeur aux yeux de l'étranger, mais sont considérés comme des moins que rien dans leur propre pays. D'ailleurs, j'adore les animaux et c'est pour cela que je les utilise souvent dans mes films, mais en cherchant à leur donner un sens. Ils apparaissent aussi dans les titres de mes films. Ces derniers sont comme les noms de mes enfants : ils doivent être uniques et ne pas se perdre dans la masse de films produits chaque année dans le monde.

Malgré la tension, l'humour est souvent palpable.

J'utilise l'humour pour que la souffrance ne soit pas continue et ne devienne pas trop oppressante pour le spectateur. En fait, je cherche à exprimer ma douleur tout en suscitant le sourire. Il y a une expression en persan qui dit que l'on peut «couper la tête de quelqu'un avec une boule de coton.» En faisant sourire le spectateur, on peut réussir à le toucher. Pour autant, quand il sort du film, je ne voudrais pas que le public ne retienne que l'humour, mais qu'il se sente concerné par les personnages. Et pour qu'il s'attache à mes personnages, il faut qu'il ait perçu plusieurs facettes de leur vie.



Nous autres Iraniens sommes confrontés à des tas de problèmes, mais nous passons notre temps à rire, danser, écouter de la musique et raconter des blagues... Malheureusement, le pouvoir nous a confisqué les occasions de nous amuser. Depuis la révolution islamique, on a fermé tous les clubs et les bars où les jeunes aimaient se retrouver. Comment les jeunes peuvent-ils s'exprimer et dépenser leur énergie ? À croire que le régime a oublié que la population est majoritairement composée de moins de 30 ans !

La musique est donc un moyen de canaliser cette énergie dont vous parlez ?

La musique qu'on entend dans le film est d'ailleurs pleine d'énergie ! Et pourtant, au fond de cette musique, il y a une grande douleur et c'est en cela qu'elle se différencie des musiques occidentales. Les jeunes cherchent à exorciser leur souffrance à travers la musique. Et la meilleure manière de se libérer de cette souffrance, c'est de posséder un instrument de musique et d'en jouer chez soi – puisque ces jeunes n'ont ni le droit de jouer hors de chez eux, ni d'enregistrer des albums. Les jeunes Iraniens sont tellement désespérés que plusieurs d'entre eux finissent dans la drogue ou par se suicider.

Comment avez-vous choisi les interprètes ?

Quand j'ai rencontré les groupes avant le tournage, j'ai surtout été frappé par l'histoire de Negar et Ashkan qui jouent leurs propres rôles. Quant au personnage de Nader, il existe énormément de gens comme lui qui sont prêts à se sacrifier pour la créativité des autres.

Il n'y a pas eu de casting au sens classique du terme : beaucoup des jeunes que j'ai rencontrés avaient peur de participer au film, et j'ai donc tourné avec ceux qui souhaitaient travailler avec moi. C'est pour cela que le film ressemble à un documentaire puisque tout le monde joue son propre rôle. Même Nader, sans doute le personnage qui se rapproche le plus de la fiction, faisait de la contrebande de DVD. Aujourd'hui, il est devenu chanteur au sein du groupe Darkoub. De même, le personnage du faussaire s'inspire des très nombreux faussaires que l'on rencontre en Iran.

Comment avez-vous travaillé avec ces jeunes qui n'avaient pas d'expérience ?

Je ne leur ai pas demandé de jouer car ils ont interprété leur propre histoire. Je considère que je n'ai contribué au film qu'à hauteur de 25%. Grâce à ma caméra, j'ai voulu faire connaître l'art de ces jeunes en Iran et hors du pays.



La situation des artistes a-t-elle évolué depuis les dernières élections ?

Ils continuent à travailler. Les jeunes du film n'ont rien fait qui mette leur vie en danger. Le gouvernement iranien sait où ils se trouvent et peut donc les localiser s'il le souhaite...

Selon vous, le film est-il annonciateur des manifestations qui ont eu lieu lors des élections ?

Cela fait deux ou trois ans que je me sentais comme les jeunes du film : j'en avais tellement assez que je voulais quitter le pays et que je voulais crier ma colère ! J'ai vu ces jeunes crier leur colère et, depuis les manifestations, j'ai compris que toute la société en a ras-le-bol et pas seulement les artistes. Même si ce sont avant tout les jeunes qui n'en peuvent plus. Le film évoque donc une réalité qui dépasse le seul milieu artistique. J'ai compris a posteriori que cela avait valu la peine de prendre autant de risques et que ce film était nécessaire.

Pensez-vous que l'exil aura des conséquences sur votre travail ?

Je retournerai un jour en Iran pour y travailler parce que c'est mon pays. Mais là-bas, ma créativité était en train de s'étioler et il fallait donc que je quitte le pays pour ne pas étouffer. Moi qui ne connais rien en dehors de l'Iran, j'ai beaucoup de mal à rester fidèle à moi-même. J'insiste sur le fait que je ne suis pas parti volontairement : tout comme moi, les jeunes du film ont été contraints de quitter le pays !

J'entends pas mal de gens, y compris des amis à moi, me dire que maintenant que j'ai quitté l'Iran, je vais perdre mon âme car je ne pourrai pas tourner de films ailleurs. J'ai deux projets qui ne pourront pas se monter en Iran et je suis condamné à les mener à bien puisque si je n'y arrive pas, cela signifiera que je me suis vraiment fourvoyé.

Comment envisagez-vous l'avenir ?

La musique m'a ouvert des portes. Je veux aujourd'hui prendre des cours de peinture car je souhaite me renouveler. Je souhaiterais à l'avenir expérimenter de nouvelles formes. Bien sûr, je reste un cinéaste avant tout, mais je voudrais intégrer la musique et la peinture dans mes films.





NOTE DU RÉALISATEUR

D'après l'Islam, la musique (ghéna) est impure puisqu'elle provoque gaïté et joie. Entendre le chant d'une femme est considéré comme un péché car cela crée des émotions...

En Iran, ces trente dernières années, un genre de musique (et en particulier la musique occidentale) a été quasiment interdit par les autorités. Cette musique occidentale doit se cacher dans des sous-sols, se jouer en sous-sol, s'écouter en sous-sol ! Même si cette musique était cachée, cela ne l'a pas fait disparaître. Pendant tout ce temps, presque personne n'a osé en parler. Ça m'a intrigué et j'ai décidé de réaliser un film à ce sujet.

Le cinéma m'a donné le courage de le faire. Lorsque je suis allé au cœur de Téhéran et que j'ai descendu les escaliers sombres menant aux sous-sols où cette musique-là se jouait, j'ai découvert un monde étrange, différent et fascinant. Un monde caché que peu d'habitants de cette ville ont pu voir ou entendre. J'ai aperçu leur univers, vu leur vraie vie : leurs soucis artistiques, les dangers encourus (aussi bien économiques que physiques), les difficultés avec leurs voisins, les arrestations de police, les coups de fouet et tout cela parce qu'ils chantent, jouent d'un instrument, aiment la musique, tout simplement...

Je me suis dit qu'il fallait que je fasse ce film.

Ce film est la première image vraie de la réalité de ces jeunes.

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Bahman Ghobadi est né le 1er février 1969 à Baneh, près de la frontière Iran-Irak, dans la province du Kurdistan iranien.

Après avoir fini le lycée à Sananda, il s'installa à Téhéran en 1992 pour poursuivre ses études. Ghobadi a commencé sa carrière artistique dans le domaine de la photographie industrielle. Bien qu'il ait reçu un diplôme de réalisation de l'Ecole Audiovisuelle Iranienne, il n'a jamais réellement poursuivi ce cursus, convaincu d'apprendre plus en tournant des courts-métrages qu'en suivant des études formelles.

Son expérience directe de la réalisation l'a aidé à se créer une vision propre du monde dans lequel il vivait. Il a commencé par tourner de courts documentaires en 8mm.

Au début des années 90, Ghobadi a été récompensé localement et internationalement pour ses courts-métrages. L'un de ses films, VIVRE DANS LE BROUILLARD, est rapidement devenu «le plus célèbre documentaire jamais fait dans l'histoire du cinéma iranien». En plus de lui valoir plusieurs récompenses internationales, ce film ouvrit de nouvelles opportunités pour la carrière de Ghobadi.

Avec la réalisation de son premier long-métrage UN TEMPS POUR L'IVRESSE DES CHEVAUX en 1999, Ghobadi a été reconnu comme un cinéaste professionnel. Il a non seulement réalisé le premier long métrage kurde de l'histoire du cinéma iranien, mais a également accédé au statut de réalisateur pionnier en Iran.

FILMOGRAPHIE

- 2009 LES CHATS PERSANS
- 2006 HALF MOON
Grand Prix au Festival de San Sebastian
- 2004 LES TORTUES VOLENT AUSSI
Grand Prix au Festival de San Sebastian
- 2003 DAF (court métrage)
- 2002 LES CHANTS DU PAYS DE MA MERE
Festival de Cannes 2002 - Un Certain Regard
- 2000 UN TEMPS POUR L'IVRESSE DES CHEVAUX
Caméra d'Or - Festival de Cannes 2000
Prix Fipresci
- 1999 VIVRE DANS LE BROUILLARD (court métrage)

ENTRETIEN AVEC NEGAR ET ASHKAN



Quel est votre parcours à tous les deux ?

Ashkan : Je suis originaire de Téhéran où j'ai été guitariste et compositeur. J'ai travaillé avec de nombreux groupes qui se produisaient de manière clandestine. J'ai été arrêté en 2007 parce que je faisais de la musique...

Negar : J'ai travaillé dans plusieurs domaines artistiques. J'ai commencé par écrire de la poésie, avant de m'intéresser au théâtre et à la musique. Je me suis tournée vers la musique parce que c'est un langage universel et qu'elle permet d'exprimer des émotions authentiques.

Vous vous connaissez depuis longtemps ?

Depuis septembre 2007. Cela fait donc deux ans...

Quels sont vos genres de musiques préférés ?

Ashkan : J'ai joué toutes sortes de musiques, du classique à la pop-folk, en passant par le hard rock. Pour moi, chaque sonorité est unique. En fait, c'est en fonction de ce que je vis sur l'instant que j'écoute telle ou telle musique. Mais ce que je préfère vraiment, c'est le rock indépendant.

La pop anglaise, comme le groupe Oasis, semble avoir beaucoup de succès auprès de la jeunesse iranienne. Pourquoi ?

Ashkan : Je crois que c'est en raison de ses mélodies et de ses arrangements à la guitare, mais aussi de ses paroles particulièrement émouvantes : celles-ci trouvent un écho très fort chez les jeunes Iraniens. Je me souviendrai toujours de la chanson d'Oasis "Stop Crying Your Heart Out" ("Arrête de pleurer à chaudes larmes"). Ce genre de chansons nous faisait beaucoup de bien quand nous avions un moment de cafard au lycée et qu'on nous obligeait à apprendre des textes de propagande. On avait alors l'impression de connaître le type de musique qu'on écoutait dans le reste du monde.

Quels sont les artistes qui vous ont influencés ?

Ashkan : Principalement Thom Yorke et Sigur Ros.



Y a-t-il beaucoup de groupes iraniens qui mêlent des rythmes orientaux à la musique rock occidentale ?

Negar : Absolument. Cela fait une dizaine d'années que ce métissage musical est très en vogue chez les jeunes Iraniens. D'ailleurs, même à l'extérieur du pays, il existe de nombreux artistes qui mêlent la musique traditionnelle iranienne au rock et au jazz. Par exemple, j'aime beaucoup le trio de jazz Abrang et Pouya Mahmoudi.

Comment arrivez-vous à composer de la musique - ou même à en écouter - quand vous êtes obligés d'être reclus dans des caves ?

Ashkan : Nous avons des pièces insonorisées que nous appelons nos studios clandestins et dans lesquels nous passons une bonne partie de notre vie. Nous utilisons Internet pour télécharger des chansons et rester en prise directe avec ce qui se passe dans le monde. Parfois, on se fait arrêter lorsque quelqu'un nous dénonce à la police parce qu'on fait du bruit pendant les répétitions.

Y a-t-il une grande solidarité entre les artistes iraniens ?

Negar : Il s'agit d'une communauté qui vit clandestinement. Les artistes se rencontrent dans des concerts clandestins, des fêtes, des galeries d'art etc.

Comment avez-vous rencontré Bahman Ghobadi ?

Ashkan : Nous avons un ami commun, Babak Mirzakhani, qui est un grand chanteur de blues et que l'on voyait toutes les semaines en studio. Bahman lui a demandé des renseignements sur des musiciens et des anecdotes intéressantes pour son film. Babak nous a alors conseillé de le rencontrer pour discuter avec lui. Nous lui avons parlé de nous et notre histoire l'a intéressé.



Vos personnages s'inspirent-ils exclusivement de la réalité ?

Negar : Nous interprétons nos propres rôles. Tout ce que vous voyez dans le film nous est vraiment arrivé.
Ashkan : Pour mon personnage, Bahman s'est inspiré de moi et aussi d'anecdotes qui sont arrivées à nos amis. Il trouvait que ça valait la peine de mêler mon histoire à celles de nos proches pour construire mon personnage.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Ashkan : C'était une véritable aventure ! On devait aller en moto dans des coins reculés de la ville et c'était extrêmement stressant parce qu'on risquait de se faire arrêter à chaque instant. Mais Bahman s'est toujours débrouillé pour obtenir des papiers et éviter le pire.

Aviez-vous parfois le sentiment qu'il ne s'agissait plus d'un film, mais que vous étiez vraiment en danger ?

Negar : Absolument. Il fallait qu'on tourne le film en un temps record et on n'avait donc qu'une seule obsession en tête : faire de notre mieux en évitant de prendre trop de risques. C'était comme si on tournait un film d'horreur avec de véritables zombies !

Y a-t-il des scènes que vous avez vraiment vécues, comme celles de la drogue ou du chien ?

Ashkan : Tout ce que vous voyez dans le film est vrai. Je suis sûr que vous n'avez jamais entendu dire que la police exécutait les chiens. Ce sont pourtant des événements que nous avons vécus.



Le scénario était-il très détaillé ?

Negar : Il faisait une vingtaine de pages et ne comportait que nos principaux dialogues. Mais sur le tournage, Bahman a tout changé et il a trouvé des répliques extraordinaires qui nous ont tous émerveillés.

C'est votre premier tournage à tous les deux. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

Negar : J'ai bien plus appris en travaillant avec Bahman Ghobadi que je ne l'aurais fait dans une école. D'ailleurs, nous avons vécu toute cette expérience comme un apprentissage. Grâce à Bahman, j'ai appris à avoir confiance en moi, à réfléchir et à travailler mon regard. J'ai découvert le cinéma, la mise en scène et le métier d'acteur. J'ai aussi compris comment des éléments aussi différents que la musique, les images et les dialogues pouvaient composer un film formidable. Par ailleurs, je suis allée dans des quartiers de Téhéran que je ne connaissais pas et j'ai rencontré des gens que je n'avais jamais vus auparavant. Je me suis rendu compte que je vivais dans une ville aux multiples facettes.

Quel message aimeriez-vous transmettre aux jeunes artistes iraniens ?

Ashkan : N'arrêtez jamais de rêver ! Les Iraniens ont la fibre artistique. Il ne faut donc pas avoir peur de créer.

Negar : L'Iran est le pays des artistes. En tant qu'Iranienne, je suis heureuse de voir de plus en plus de femmes se consacrer à l'art, qu'il s'agisse de peintres, d'écrivains ou de metteurs en scène. Ce que je voudrais dire aux artistes iraniens, c'est de perpétuer ce mouvement artistique. Avec la révolution, la censure s'est mise en place et a frappé les arts et la culture. Je ne crois pas que l'art doive être victime de la politique. Du coup, je pense qu'il faut qu'on se batte pour se faire entendre à tout prix et pour que nos créations traversent les frontières et se fassent connaître dans le monde entier.

Vous vivez aujourd'hui en exil. Pensez-vous que vous pourrez retourner un jour en Iran ?

Negar : J'espère pouvoir y revenir un jour. Pour retrouver un pays en meilleur état. Car je pense que l'Iran est un pays magnifique dont la richesse culturelle, artistique et historique est extraordinaire. C'est terrible de ne pas avoir d'autre choix que de quitter son pays bien-aimé. Après avoir fui l'Iran, j'ai pris conscience qu'il y avait des problèmes dans le reste du monde. C'est ce monde imparfait dans lequel nous vivons qui m'inspire. Lorsque je pense à la planète, aux frontières, aux communautés, à l'immigration, à la politique et à la guerre, je suis extrêmement triste et en colère. Je m'intéresse plus que jamais aux questions sociologiques et historiques.



| | |
|-------------------------------------|---|
| Scénario | Bahman GHOBADI Roxana SABERI Hossein.M.ABKENAR |
| Directeur de la photographie | Turaj ASLANI |
| Montage | Hayedeh SAFIYARI |
| Son | Nezamodin KIAIE |
| Mixage | Bahman ARDALAN |
| Assistants réalisateur | Mehdi POURMOUSA Sepehr MIKAILIAN |
| Production | Mij-Film |

